



# L'HUMANITÉ DIMANCHE

N° 349 . DU 14 AU 20 FEVRIER 2013

RENCONTRE AVEC  
**PHILIPPE CAUBÈRE**  
Pour l'acteur hors norme  
«le peuple a la puissance  
des océans». PAGE 42

ÉGYPTTE ET TUNISIE  
BRAS DE FER POUR  
LA DEMOCRATIE. PAGE 60



Depuis les élections  
l'extrême droite  
n'a pas reculé...

# LA GAUCHE FAIT-ELLE MONTER LE FN ? TV

N° 349 . du 14 au 20 février 2013  
M 04837 - 349 - F: 3,20 €



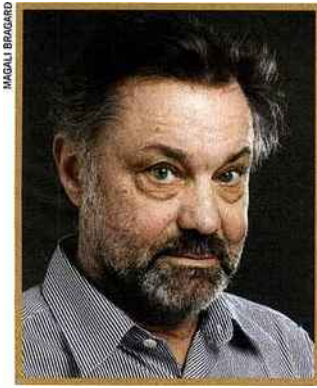
ANALYSE PAGE 22

France 3,20 euros. Guadeloupe, Martinique 4,00 euros.

TOUS LES  
PROGRAMMES  
DE LA SEMAINE

+ NOTRE SÉLECTION

FRANCE // SOCIÉTÉ Entretien



Marseille 2013 va permettre, pendant quelques mois, à des milliers de personnes de découvrir la richesse et la diversité de cette région. Tous les arts y sont représentés, et beaucoup d'artistes. Parmi eux, le comédien Philippe Caubère, qui jouera « Marsiho » (1), qu'il a créé à partir du texte d'un écrivain marseillais injustement oublié, André Suarès. Une pièce sur Marseille, une langue magnifique. Avant de s'y rendre, Philippe Caubère est venu participer à la réunion de la rédaction de « l'HD », pour nous faire partager son point de vue sur le théâtre bien sûr, sur son métier, mais aussi sur la situation politique en France.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR JÉRÔME-ALEXANDRE NIELSBERG

# PHILIPPE CAUBÈRE

## « Le peuple a la puissance des

**HD. La saison parisienne de « Marsiho », votre interprétation du texte de Suarès éponyme, vient de s'achever. C'est une performance de comédien très exigeante, puisque vous êtes seul en scène pour faire passer un texte magnifique mais assez difficile, pendant près de deux heures... On imagine assez bien le travail que cela vous a demandé en amont. Et maintenant, comment se fait l'atterrissage ?**

**PHILIPPE CAUBÈRE.** Après Paris, je suis parti en tournée, à Martignes et à Arles, et j'ai retrouvé ma maison dans le Midi. Mais je n'étais pas fatigué. Cela m'est arrivé de finir une saison de représentations au bout du rouleau. La fin d'un spectacle peut être mortifère. Mais cette fois, j'ai atterri heureux. Heureux d'être parvenu à jouer le texte comme je le voulais, comme si c'était naturel. Cela a été long de trouver ce « comme si », parce que la langue de Suarès est tellement construite, sophistiquée, écrite qu'elle semble aujourd'hui une sorte de sabir, presque un patois, une langue que l'on ne parle plus. Enfin, j'ai d'autant mieux atterri que j'ai vécu « Marsiho » comme une étape dans un travail qui se poursuit : je vais créer deux autres spectacles l'été prochain, et les quatre qui composeront « le Sud » à l'automne.

**HD. Depuis la création du « Roman d'un acteur », en 1986, vous vous êtes progressivement tourné vers une forme de théâtre où vous êtes seul sur**

**scène comme dans une arène de corrida. Dans cette histoire, qui est le taureau : le texte ou le public ?**

**P. C.** Je me suis souvent posé la question. Ce n'est pas le texte ni le public, qui est présent aussi dans une arène de taumachie. Je pense que le taureau, c'est la peur. Au fond, qu'est-ce qu'affrontent les toreros qui font face au taureau ? Ils affrontent leur peur, incarnée dans cet animal. Pour le comédien, le taureau c'est le trou de mémoire, le vide. Ce vide qu'il faut remplir quand

ment, qui relève un peu du domaine du sacré, à monter seul sur un plateau passe à l'as dans le one-man-show actuel, qui s'en sort souvent par la ruse, l'humour. C'est pour cela que je dis que je n'aime pas l'humour, que l'humour m'emmerde. J'aime la drôlerie, le burlesque, le comique, le tragique, la gravité. J'aime quand la tragédie devient drôle et que la drôlerie devient grave, tout en restant dans la légèreté. Les vannes, cela m'emmerde autant que les trucs intellectuels. L'humour et l'intellectualisme, ce sont à

*« J'ai peur des forces noires, régressives qui traversent le peuple. Qu'il se déchaîne et c'est un raz de marée, miraculeux ou désastreux. À côté de sa puissance, les hommes politiques ne sont que fétus de paille qui suivent le courant. »*

on est seul sur la scène, qu'il faut meubler, habiter. Ce qu'écrivit Michel Leiris, dans son texte « De la littérature considérée comme une taumachie », du risque que prend un écrivain à écrire, à écrire sur lui-même, est aussi vrai pour le comédien. Je pense que le comédien qui monte seul sur une scène doit avoir conscience qu'il prend une énorme responsabilité. Avec la mode du one-man-show, je regrette de constater que nombre de comédiens ne semblent pas prendre conscience de cette responsabilité-là et produisent ainsi des spectacles où il manque l'essentiel. Je ne veux pas jouer les vieux cons, mais je crains que l'engagement, le sentiment de cet engage-

mes yeux les deux écueils du théâtre d'aujourd'hui. J'aime quand on est dans la viande. Et que ça saigne.

**HD. Vous avez dit dans une interview : « Il y a deux plaisirs dans le théâtre, livrer au public des œuvres méconnues ou dépolissées des œuvres très connues. » Cela réduit assez drastiquement le champ de l'intérêt que vous pourriez porter à ce qui se joue actuellement. Quel rapport entretenez-vous avec la production théâtrale d'aujourd'hui ?**

**P. C.** Il y a encore beaucoup d'auteurs inconnus qui sont révélés au théâtre. Sinon, ce n'est pas tellement de dépolissier l'œuvre connue dont ils s'agit, mais plutôt de la faire revivre. J'ai le sou-



venir très net d'une « École des femmes », mise en scène par Jacques Mauclair, en 1992, qui me fit entendre la pièce comme pour la première fois. Ou, en 1996, du « Hamlet » de Kenneth Branagh que j'ai entendu en anglais et qui me rendit « Hamlet » limpide. Cela, c'est merveilleux ! Alors, c'est vrai, dans les auteurs contemporains, peu me touchent. Et la relecture du théâtre classique par les artistes de ma génération et des générations suivantes ne me convainc pas souvent non plus. Pour tout dire, je suis en guerre contre le théâtre de mon époque. Je ne m'y reconnais pas. Et je suis sûr de ne pas être le seul. Encore une fois, est-ce parce que je serais un vieux con ? Peut-être, mais il n'y a pas que cela. Je ne me reconnais pas dans la façon de penser « théâtrale ». Je trouve que l'on continue de penser le théâtre comme en 1968. Non que je sois réfractaire à 1968 et à tout ce que cela a représenté, mais il y a aussi une pensée 1968, qui est ce qu'il y a de plus con sur terre et qui est devenue un conformisme. Dans le cinéma, dans la littérature, dans la musique, on a changé, évolué. Pas dans le théâtre. À une certaine époque, on n'avait pas le droit de dire que

l'on aimait la peinture figurative ; aujourd'hui, c'est-à-dire entre le 10 octobre et le 3 février derniers, plus de 784 000 visiteurs ont été voir l'exposition d'Edward Hopper au Grand Palais ! Je trouve cela sain, nécessaire. Pendant un moment, avec le nouveau roman, on n'avait plus le droit de raconter une histoire ; depuis, il y a eu la révolution de l'autofiction et le retour du roman.

l'art et j'ai été frappé de constater que l'on ne s'y entretenait que des problèmes de la transmission de la culture, à l'école en particulier. Mais le cœur de l'art, l'art à l'état pur, c'est la création. Et là-dessus, rien. Bon, je digresse, mais, au fond et pour revenir à votre question, je trouve la création théâtrale, si abondante, finalement assez pauvre et académique.

*« On peut rapprocher le comédien seul en scène du torero dans l'arène dont le taureau serait la peur. Les toreros l'affrontent comme les comédiens font face au trou de mémoire, au vide. Ce vide qu'il faut remplir, meubler, habiter. »*

Contrairement au cinéma, à la peinture, à la littérature, il n'y a pas eu de révolution dans le théâtre depuis les années 1970. C'est resté figé, malgré la vitalité énorme, prodigieuse de la production théâtrale. Cela me gêne de dire cela, parce que j'ai l'impression d'être un mauvais coucheur, de n'aimer rien, mais c'est ce que je ressens... Ah si, j'aime Jean-Luc Lagarce. Et ce qui se fait dans les théâtres de la Cartoucherie. Néanmoins, je me reconnais plus dans ce qui peut se faire au cinéma que dans le théâtre. Par exemple, j'ai été bouleversé, émerveillé par « la Graine et le mulet », d'Abdellatif Kechiche. Je suis retourné le voir trois fois, j'y ai emmené ma femme, des amis. Finalement, le problème est peut-être politique, au sens noble. Quelques jours avant l'élection de François Hollande, j'ai été dans une réunion sur les problématiques de

**HD. À propos de François Hollande, que vous évoquez, vous aviez déclaré que vous voteriez pour lui. Les premiers mois de son mandat satisfont-ils vos attentes ?**

**P. C.** Ce serait prétentieux de ma part de donner ou non un satisfecit à François Hollande. Ce que je peux dire, c'est que si je n'aime pas beaucoup les socialistes et leur conception de l'art et de la culture, j'ai beaucoup de respect pour lui. Je trouve que c'est un homme politique de grande classe. Je le préfère nettement à son premier ministre... ! Évidemment, en dehors de sa personne, il y a beaucoup de choses qui peuvent être critiquées. Mais je ne regrette pas mon vote. Je ne fais pas partie des « déçus », même si j'ai d'abord voté pour Jean-Luc Mélenchon, envers qui je trouve les socialistes très ingrats et mesquins. Ils risquent d'ailleurs de le payer un jour ou l'autre.

# océans »

Philippe Caubere dans « Marsiho », son dernier spectacle.



## LES PROCHAINES DATES DE SCÈNE DE PHILIPPE CAUBÈRE

À Marseille, au théâtre Silvain  
8 juin : « La Danse du diable »,  
18 juin : « Jules et Marcel ».

Au Festival d'Avignon, théâtre des Carmes (5 au 26 juillet)  
« Recouvre-le de lumière ».

À Marseille, au théâtre Toursky  
11 et 12 octobre : « Marsiho ».

Pour tous renseignements :  
[www.philippecaubere.fr](http://www.philippecaubere.fr)



Philippe Caubère rencontre l'équipe de « l'Humanité Dimanche ».

**HD.** « Le peuple m'inquiète plus que les hommes politiques. J'ai peur de lui », déclariez-vous à « l'Express » en 2011. Qu'est-ce qui vous fait peur ?

**P. C.** Ce n'est pas une loi générale, je n'ai pas peur du peuple en général, du peuple en lui-même : je suis du peuple. Mais c'est vrai, j'ai peur de ce qui le traverse maintenant. J'ai peur des forces noires, d'angoisse, de moralisme, des pulsions régressives, archaïques qu'on peut y percevoir en ce moment, et qui montent pour toute une série de raisons, économiques, sociales... Des rai-

Suarès, que le spectacle n'avait pas retenu l'attention des organisateurs et que je le déplorais. Il y a des choses formidables dans cette opération, des manifestations inventées pour Marseille 2013 que je trouve intéressantes, modernes, novatrices. Mais je pense qu'encore une fois, sur le plan de l'art, de la création, ce qui a été prévu est assez limité et banal, tristounet. Je regrette que Serge Valletti, Gilles Ascaride ou d'autres auteurs et artistes de Marseille n'aient pas été mis en avant. J'ai lu ici ou là que les organisateurs avaient eu peur de sombrer dans la pa-

une tragédie grecque dans un petit bistrot du port de Marseille que les Américains l'ont compris. De peur d'être trop « marseillais », les organisateurs de Marseille 2013 sont passés à côté de quelque chose. Mais on va s'en occuper, au mois de juin, grâce à Patrick Mennucci : nous allons organiser un « printemps marseillais » avec des spectacles purement marseillais sur la corniche...

**HD.** Qu'avez-vous envie de dire aux lecteurs de « l'Humanité Dimanche » ?

**P. C.** Contrairement à ce que disent Harlem Désir ou Cambadélis, je ne crois pas que l'exigence des communistes et du Front de gauche desserve la gauche, ou insulte le gouvernement. J'ai la conviction, au contraire, que c'est cette exigence qui fera avancer tout le monde. Les communistes, le Front de gauche sont là où ils doivent être, dans les luttes contre l'injustice, contre la financiarisation de notre monde. Plus les communistes seront combattifs, plus ils aideront et pousseront le gouvernement socialiste à répondre aux attentes d'égalité et de justice sociale. Que le combat continue! ★

*« Contrairement au cinéma, à la peinture, à la littérature, il n'y a pas eu de révolution dans le théâtre depuis les années 1970. Malgré sa vitalité prodigieuse, il est resté figé. La création est abondante mais finalement assez académique. »*

sons qui ne sont pas des excuses d'ailleurs. Les hommes politiques sont finalement moins dangereux. Tout simplement parce que le peuple a la puissance des océans. Qu'il se déchaine et c'est un raz de marée. Et cela peut être miraculeux, comme désastreux. Les peuples, tout au long de leur histoire, ont fait des conneries aussi, il faut l'admettre. De ce point de vue de la puissance du peuple, les hommes politiques ne sont que fétus de paille qui suivent le courant.

**HD.** En juin, vous reprenez des représentations du « Roman d'un acteur », est-ce que Marseille capitale de la culture va vous permettre de présenter au public marseillais « Marsiho », qui le concerne au premier chef ?

**P. C.** Ce n'est pas Marseille capitale de la culture qui va me permettre de présenter aux Marseillais « Marsiho », c'est Richard Martin, directeur du théâtre Toursky, qui accueille le spectacle début octobre, pour l'ouverture de sa saison. Je ne veux pas passer là encore pour un trouble-fête, mais j'ai déjà dit ailleurs que je leur avais proposé

gnolade, la galéjade. Mais quand Suarès parle de la galéjade, il dit que c'est la quintessence de l'esprit marseillais. Pour moi, ils ont eu tort de ne pas plus prêter attention à l'identité marseillaise. Je pense que les « élites » marseillaises n'ont toujours pas compris Pagnol. Pagnol a rencontré une audience mondiale parce qu'il a « joué » à fond Marseille. C'est parce qu'il a mis

**POUR SUIVRE LE DÉBAT**

« Aragon », par Philippe Caubère.  
« On dit couramment d'Aragon qu'il est stalinien, comme on dit de Céline qu'il est antisémite ou de Proust qu'il est mondain. Comment peut-on réduire de telles œuvres, de tels hommes à de si pauvres adjectifs ? Au fond du plus délirant poème d'Aragon à la gloire du Parti communiste,

du pire moment du pamphlet « Bagatelles pour un massacre » ou de la phrase la plus alambiquée de « la Recherche du temps perdu », subsiste, persiste et résiste ce mystère propre aux grands écrivains : le style. Quelle que soit la faiblesse de la pensée, la force du style, quand il est grand, dépasse l'innommable, que ça nous



plaise ou pas. C'est peut-être une énigme que nous n'aurons jamais fini d'interroger. »

Un film de Bernard Dartigues, 1997. 19,99 euros. Commande possible : <http://www.filmsduparadoxe.com/aragon.html>